

Première prière

*Seigneur, fais de moi une de tes plus
belles couleurs dans ton Œuvre de vie.
Je veux être une couleur vive, une couleur chaude,
une couleur de tendresse et d'Amour contre
laquelle les gens veulent se blottir.
Une couleur vraie et à l'écoute,
à laquelle les gens veulent se confier.
Une couleur chaude et joyeuse grâce
à laquelle on retrouve le sourire.
Une couleur positive et confiante
qui rallume les lanternes de foi.
Fais de moi une belle couleur.
Merci¹.*

Il est 13 h 13, je suis assis dans la mousse, adossé à un chêne. Le long de la ligne de chemin de fer, je regarde les trains passer. Ça y est, je suis sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Il y a à peine plus d'une heure, je quittais mes parents à Redon. L'au revoir était émouvant au pied de l'abbatiale Saint-Sauveur.

Là, sous les arbres, je suis seul à manger mon sandwich et ma pomme. La première pomme du chemin, rouge et pleine de jus, rafraîchissante. Elle me ferait presque tourner

1. Carnet de route, le 3 mai 2011.

la tête. J'ai lu sur Internet, avant de partir, que les pommes sont conseillées au petit-déjeuner quand nous ne sommes pas réveillés. Elles sont très énergisantes. Je comprends mieux pourquoi chaque fois que j'en mange une : j'ai l'impression d'avoir pris un quelconque produit dopant. Je sens ma température corporelle augmenter et ma vue se troubler quelques secondes. J'en ai d'autant plus besoin que la musique du mariage de mon frère résonne encore dans ma tête. D'ailleurs, j'ai dû retarder mon départ d'une journée pour prendre le temps de me reposer un minimum.

Après trois grosses journées en compagnie de la famille, à faire la fête, à danser, à déguster sans retenue les merveilles culinaires préparées avec amour par les belles-mères, à jouer de la guitare, à chanter et surtout à peu dormir, j'aurais été inconscient de partir dès le lendemain, comme je l'avais prévu. Tout en croquant dans ma pomme, je repense à ces heures pleines de joie, enivré par le bonheur de l'instant présent. Je repense à ces heures de riches partages avec la famille italienne de ma belle-sœur qui nous a offert une partie de sa culture, sur fond sonore de cette langue si colorée et vivante qu'est l'italien. Je repense à cet envoi en pèlerinage par le père Olivier durant la célébration du mariage. Être envoyé ainsi, avec tous ceux que j'aime, c'était un moment fort en émotions. Je repense à ces heures passées à danser dans mes petites chaussures en pointe, qui me faisaient particulièrement mal aux pieds.

Et là, je suis seul. Seul face à ma pomme. Du moins, ce qu'il en reste... un bout de queue toute sèche, accroché à son trognon avec quelques pépins qui, peut-être, offriront un pommier à la ligne de chemin de fer. Et moi, qu'est-ce que je veux offrir à ma vie ?

Une belle couleur.

La souffrance dans la solitude ?

Dix-neuf kilos portés par une personne qui en fait 60 et qui n'a pas fait de sport depuis au moins 3 ans... Vous allez me dire que c'est impossible. Je m'en suis vite rendu compte, surtout mes épaules et le bas de mon dos. Il est 17 h et je dors allongé dans l'herbe, le long du canal de Nantes à Brest. Je ne peux plus avancer.

Hier, j'ai commencé par une étape de 15,5 km qui a été difficile, même si je l'ai réalisée dans l'après-midi avec un assez bon rythme. Après une bonne nuit de sommeil sur les bords du canal, à Pont-Miny, je me suis senti en pleine forme pour aller à Blain (environ 35 km). Mais c'est à 10 km de ma destination que j'ai dû abdiquer. Posé dans l'herbe, au niveau d'une écluse, je regarde les oiseaux se batailler entre les branches d'un noisetier avant de m'endormir. Que faire ? Je n'ai pas de quoi dîner ce soir, ni de quoi petit-déjeuner demain et, surtout, je n'ai aucune envie de passer la nuit dehors, sous ma petite bâche. Pas de villages sur ma carte avant Blain. Mes épaules et mon dos sont meurtris par le poids de mon sac, mais je décide de repartir, d'essayer de joindre ma destination.

Les bords du canal sont monotones pour le marcheur fatigué. L'impression de ne pas avancer... Le temps passe lentement, trop lentement. À tout cela s'ajoute la solitude.

Étant plutôt habitué à la solitude et l'appréciant, je ne pensais pas en souffrir.

Il est plus dur de passer une journée à marcher seul, à souffrir seul sur des chemins en pleine nature, les épaules douloureuses, la plante des pieds criant à chaque pas... que de passer trois jours dans son appartement sans voir personne de connu.

La souffrance dans la solitude est très dure à apprivoiser. J'ai encore trois mois pour apprendre à le faire. Ulteïa'.

À bout de force, je décide d'emprunter un chemin qui quitte les bords du canal en s'enfonçant dans les sous-bois. C'est ainsi que je me retrouve sur une petite route gravillonnée qui zigzague entre les maisons d'un hameau. Apercevant une dame dans son jardin, je m'adresse à elle :

— Bonjour, madame, je suis pèlerin et je vais à Saint-Jacques-de-Compostelle. Je suis parti hier de Redon. Mon sac est trop lourd, je ne peux pas aller plus loin. Vous ne savez pas où je pourrais dormir ? Il n'y a pas une grange ou un garage où je pourrais passer la nuit ?

— Vous aviez prévu d'aller où ?

— À Blain, mais c'était trop d'ambition de ma part.

— Je peux vous y conduire en voiture. Par contre, je suis attendue par une amie. Je vous y emmène dans une heure. Attendez-moi ici.

1. Carnet de route, le 5 mai 2011.

Au bout de cinq minutes, assis au pied d'un grand pin, j'entends des pas.

— Venez ! Posez votre sac chez moi, mon amie vous invite à partager le thé avec nous.

C'est ainsi que je me retrouve en charmante compagnie, dans une belle petite chaumière en pierre, à boire le thé et manger de fines galettes au chocolat. Tout cela sans voir le temps passer, tant nos discussions nous passionnent.

À Blain, l'auberge qui normalement accueille les pèlerins est fermée pour cause de départ en vacances des gérants. Après un passage au presbytère, la mairie me confie le numéro de téléphone d'une dame qui dépannerait les pèlerins en cas de besoin. Après de nombreux essais, je finis par arriver à la joindre et toque à sa porte. Face à moi, une femme âgée. Elle m'explique qu'elle vit seule depuis que son mari est monté « là-haut » ; il était passionné par la randonnée et s'occupait du balisage du chemin jacquaire. Même s'il ne l'a jamais fait. Ils avaient l'habitude d'héberger les pèlerins de passage, quand cela était nécessaire, alors, elle a décidé de continuer. Ça lui fait voir du monde...

Extrêmement gentille, elle insiste pour me préparer un lit avec des draps propres tandis que je lui explique que je possède un très beau sac de couchage tout neuf... Quand elle m'a vu étendre ma lessive quotidienne, je me suis fait gronder. C'est ainsi que j'apprends à étendre le linge pour un maximum d'efficacité. Bien plus tard, dans le sud de la France, une hôte me félicitera en m'observant étendre le linge et me dira :

— Je peste toujours après mes enfants et petits-enfants qui ne savent pas étendre le linge. Je suis surprise que vous sachiez bien vous y prendre à votre âge...

Le lendemain matin, au moment de prendre mon petit-déjeuner :

— Bonjour, madame, vous avez passé une belle nuit ?

— Oh non, je n'ai pas dormi de la nuit. J'en étais malade de vous avoir servi des pommes de terre brûlées hier soir. Toute ma vie, j'ai été cuisinière. C'était mon métier. Alors, vous comprenez...

Avant de partir, je sors de mon sac mon petit carnet. Je l'appellerai plus tard mon trésor et le définirai par ce qui a le plus de valeur dans mon sac. C'est un cadeau qu'une amie m'a fait avant de partir. Elle m'a dit :

— Tu noteras dedans les rencontres que tu feras durant ton périple.

Je me suis dit alors qu'il serait encore mieux de faire noter les personnes rencontrées. Un peu comme pour un livre d'or. C'est ainsi que mon hôtesse de Blain l'inaugura.

Passage rapide à la poste pour envoyer différentes affaires et alléger ainsi mon sac de quelques grammes. Je suis surpris ce matin de ne pas avoir trop de douleurs. La bonté gratuite de mon hôtesse fut plus efficace que n'importe quel baume. Finalement, je suis seul le jour, quand je marche, mais le soir, quel bonheur d'être accueilli ainsi par des gens qui font confiance, qui donnent tant et reçoivent avec tellement de gentillesse !

Déjà une pause ?

Mon sac est toujours trop lourd... même après le passage à la poste de Blain. Il continue de me scier les épaules. Je n'en peux plus. J'arrive dans un village qui n'a jamais vu de pèlerins. À l'accueil de la mairie, je dois expliquer pendant un quart d'heure pourquoi il me faut un tampon sur ma crédenciale (appelée aussi credencial ou créanciale, c'est un petit carnet que l'on doit faire tamponner chaque jour pour accréditer le parcours effectué).

Où dormir ? Je commence à faire le tour du village, je ne trouve ni presbytère ni auberge de jeunesse, camping ou autre lieu susceptible de m'accueillir pour la nuit à moindre coût. Seul un hôtel me permettrait de passer la nuit sur place, mais je ne vais quand même pas commencer à dépenser des sommes importantes... Je regarde les cartes grossières de mon téléphone portable et constate que je suis à une quinzaine de kilomètres de Nantes. Que faire ?

J'appelle un cousin qui habite Nantes et qui voulait absolument que je vienne chez lui en traversant la Loire. Il n'est pas disponible ce soir, mais il me dit que le lendemain un dîner est prévu chez une autre cousine où tous les membres de la famille qui habitent Nantes

seront conviés. Ainsi, il m'accueillera volontiers demain soir chez lui. Je décide alors d'appeler un ami nantais qui me propose de venir me chercher après son travail et de passer la soirée ensemble.

Tout cela fait beaucoup de voiture en trois jours pour un pèlerin. Beaucoup de questions dans ma tête, de doutes, de peurs... Lors de ma préparation, je lisais des témoignages de pèlerins retraités qui disaient faire en moyenne 35 km par jour. Et moi, jeune de 25 ans, je ne suis pas capable de faire plus de 20 km ? Je pensais que le chemin serait plus facile. Mon corps souffre, le mental également. Je suis épuisé au bout de 3 jours et il me reste encore plus de 3 mois de marche à faire avec plus de 2500 km. Qu'est-ce qui m'a pris de partir ainsi, la fleur au fusil ?

J'opte pour une pause de 24 heures à Nantes. Cela me fera du bien de passer une soirée en famille. Durant la journée, j'ai pris le temps d'aller sur mon blog. Oui, avant de partir, j'ai créé un blog pour témoigner de ce que j'allais vivre. Un moyen de ne pas faire ce chemin juste pour moi, mais aussi pour ceux qui désirent suivre mon aventure : des proches, des amis, d'anciens pèlerins et tous ceux que je ne connais pas et qui me soutiendront tout au long de cette expérience. Je suis devant un ordinateur, dans un cybercafé de Nantes, à partager ce que je vis tout en essayant de rester positif, de ne pas trop parler de mes difficultés et souffrances. Je ne dois pas décevoir, car ils sont nombreux à m'accompagner, à me soutenir. Avant de partir, quand ils me disaient qu'ils me soutenaient et m'encourageaient, je leur répondais chaque fois :

— Je vous mets dans mon sac.

Aujourd'hui, en lisant leurs réactions positives, j'ai pris conscience que je ne pouvais pas abandonner. Je dois

aller au bout. Si je ne suis pas capable de le faire pour moi, il faut au moins que je le fasse pour tous ceux qui m'ont confié des intentions, des souffrances, des prières à porter au grand saint Jacques.

À partir de ce moment-là, je n'ai plus jamais été seul sur le chemin. Pourtant, sur quasiment toute la partie française, j'ai marché en solitaire. Mais j'imaginai, à mes côtés, tous les lecteurs de mon blog, tous mes proches, toutes les personnes rencontrées en chemin. Sur la fin du parcours, nous remplissions toute la route sur plusieurs centaines de mètres. Un beau défilé de personnes heureuses... Je me suis souvent surpris à sourire en pensant à eux.

La coquille du pèlerin

Mon sac est toujours trop lourd. À Nantes, j'en extrais les livres, la toile de tente, les réserves de fruits secs, toutes les piles de rechange pour l'appareil photo. Il me faut trouver un appareil photo, plus léger, à moindre prix, le mien étant trop lourd. Grande surprise ce jour-là, à la Fnac de Nantes. Un jeune homme, gros sac sur le dos, bâton à la main, se promène sur la pointe des pieds entre les rayons, n'osant se retourner de peur de faire une catastrophe. Oui, je suis pèlerin, et aujourd'hui je suis obligé de l'assumer. Au centre de ce grand magasin rempli de monde, je ne peux pas me cacher. Les yeux sont braqués sur moi.

— Est-ce encore un de ces jeunes perdus, avec leurs chiens, qui demandent l'aumône dans nos rues ?

Mais quand les personnes se rapprochent, je sens un soulagement dans leurs yeux. C'est grâce à la coquille en cuir que je porte en permanence autour de mon cou. Souvenir des deux semaines de camp de jeunes, sur la voie du Puy-en-Velay, lorsque j'avais 16 ans. Je l'avais gardée précieusement en espérant pouvoir un jour la porter comme je le fais aujourd'hui dans le centre-ville de Nantes. C'est un malletier troyen qui nous les avait confectionnées avec notre initiale incrustée sur le dessus.

Plus tard, en Espagne, de nombreux pèlerins croisés en chemin me demanderont où je l'ai achetée, car ils voudront la même. Mais malheureusement pour eux, je n'ai aucune idée du lieu où se trouve actuellement l'ancien malletier troyen. Très vite, je réalise que ma coquille m'offre beaucoup de petites étoiles de vie sur mon chemin. Les Français sont très méfiants quand ils voient un jeune avec un sac sur le dos et un bâton. Tout de suite, ils pensent à un vagabond, à un vaurien qui traîne avec de mauvaises intentions. Au début, le regard des gens fut assez lourd à supporter. J'ai constaté ensuite qu'il était important d'accepter d'être pèlerin et de l'assumer.

Dès que des personnes croisées en chemin apercevaient ma coquille, elles me disaient bonjour avec un grand sourire, me demandaient où je me rendais et, souvent, prenaient le temps de bavarder quelques minutes avec moi. Sans ces rencontres, le chemin serait d'une grande tristesse.

Notre bâton et surtout notre coquille nous permettent d'exister en tant que pèlerin aux yeux des gens que l'on croise. Ainsi, nous ne sommes pas de simples randonneurs, mais des pèlerins. Être pèlerin intéresse plus les personnes. Sûrement par l'image du pèlerin qu'ils ont : quelqu'un qui marche avec une dimension plus profonde, spirituelle, humaine de rencontre...

Ce sont les gens qui viennent à moi, qui me sourient, qui me disent bonjour, un petit mot d'encouragement, une invitation à boire quelque chose...

Pour que le chemin de Saint-Jacques ne soit pas qu'une simple randonnée pédestre sans sa dimension de rencontres, il faut accepter d'être pèlerin, bâton à la main et coquille sur soi, ainsi on s'ouvre des portes de petits bonheurs quotidiens¹...

1. Carnet de route, le 17 mai 2011.

L'histoire du symbole de la coquille Saint-Jacques est assez belle. Dans l'Antiquité, la coquille était symbole de virginité, de beauté et d'amour. Vénus a souvent été représentée sortant d'une coquille. Également, depuis l'Antiquité, on portait sur soi des coquillages pour chasser le mauvais sort et les maladies. C'est sûrement pour cette raison que les premiers pèlerins en ramassaient sur la plage et revenaient avec une coquille sur eux. Et pour des raisons symboliques qu'ensuite elle devint l'emblème de Saint-Jacques et de son pèlerinage. Offrant un signe distinctif à nous autres pèlerins, au Moyen-Âge, comme aujourd'hui. Elle continue à avoir ce pouvoir protecteur en nous distinguant des autres promeneurs, mais aussi le signe de l'amour, l'amour du prochain, l'amour universel qu'offre le chemin de Compostelle à ses pèlerins.

Les pèlerins les fixent au retour du tombeau de saint Jacques à leurs capes en l'honneur de l'apôtre comme en son souvenir et les rapportent avec grande joie chez eux en signe de leur long périple. Les deux valves du coquillage représentent les deux préceptes de l'amour auxquels celui qui les porte doit conforter sa vie, à savoir aimer Dieu plus que tout et son prochain comme soi-même... Les valves qui sont disposées à la façon des doigts désignent les bonnes œuvres dans lesquelles celui qui les porte doit persévérer. Et les bonnes œuvres sont joliment désignées par les doigts, parce que c'est par eux que nous opérons lorsque nous faisons quoi que ce soit. Ainsi, de même que le pèlerin porte la coquille tant qu'il est sur le chemin de l'apôtre, de même il doit se soumettre aux commandements du Seigneur¹.

1. Traduction de Bernard Gicquel dans Saint Jacques nouvel Hermès.